

La *ville contemporaine* se confond avec l'agglomération : un certain nombre d'habitants, serrés sur un certain périmètre, suffisent à la désigner. À ce titre, la *ville contemporaine* ne cesse de s'étendre et de rassembler la population mondiale. Notre lot commun est d'y vivre. Nous espérons y vivre bien.

La *ville* a très longtemps désigné autre chose : une pratique sociale minoritaire ; une portion congrue du paysage ; une structure formelle de rues et d'îlots, ponctuée de places et de monuments. Certainement, la *ville contemporaine* en est issue, par excroissance et scissiparité. Mais tandis que les banlieues de la *ville contemporaine* s'étirent jusqu'aux frontières du monde connu, la *ville*, au sens strict, a cessé de croître au début du siècle.

S'il fallait trouver un antécédent à la *ville contemporaine*, définie comme territoire global, pour la très grande majorité des hommes, ce serait la *campagne* : elle seule, jusqu'au siècle dernier, nous concernait presque tous, presque partout. Mais partout elle régresse, aux frontières des nouveaux quartiers.

La ville contemporaine grandit sans modèle. Elle paraît tiraillée entre sa mère physiologique – la *ville* qu'elle renie – et sa mère adoptive – la *campagne* qu'elle dévore.

Entre ces deux figures impossibles, un thème s'impose par la bande : *le village*. Il est cité à tout propos, désignant indifféremment les lotissements pavillonnaires, les complexes hôteliers et le World Wide Web. Notre vie d'internaute et de résident paraît coincée entre l'avènement du *village global* de Marshall McLuhan (« je vis à l'ère Marconi ») et la crainte du *village carcéral* de Patrick MacGoohan (« je ne suis pas un numéro »). Mais, encore que les origines écossaises de ces deux auteurs ne paraissent pas en cause, force est de constater que le *village* qu'on nous propose s'apparente au monstre du Loch Ness, « pure création de l'esprit » publicitaire.

Si la *ville* et la *campagne* font l'objet d'approches savantes et opératoires, si elles peuvent encore occasionnellement servir de modèles utiles à l'aménagement du territoire, le *village* demeure une figure rhétorique. Ceux qui, historiens ou géographes, en analysent les formes et les pratiques, n'imaginent pas en tirer des leçons opératoires. Leurs approches économiques et sociales mêlent nécessairement les formes bâties aux territoires agricoles qui les environnent, et dont elles dépendent. Quant aux théoriciens de la forme urbaine, ils assimilent volontiers les villages aux cités qui, très souvent, en découlent. Une encyclopédie renvoie assez volontiers le lecteur curieux du *village* aux entités concurrentes, la *ville* et la *campagne* : « **Village** : voir *Rural (Aménagement - 14 - 504 c)* et *Ville (Origines - 18 - 814 c)* ». Le *village* n'est pas autrement considéré que comme le perfectionnement de la vie rurale ou comme l'origine de la civilisation urbaine. Il paraît toujours défini en creux, par ce qu'il n'est plus ou ce qu'il n'est pas encore. Un vide lexical en témoigne : entre l'urbanité et la ruralité, aucun adjectif ne qualifie le *village*, au point qu'il faille ici retrouver, pour le désigner, un adjectif passé de mode, l'*amœnitas* dont Cicéron qualifiait les charmes champêtres de sa villa d'Arpinum. Comme l'urbanité, l'aménité mêlerait l'agrément d'un lieu – son sens originel – au charme d'une relation sociale – que le mot désigne à partir du 18^e siècle.

Nous avons ici pour ambition de prendre au sérieux la figure rhétorique du *village*. Il ne s'agit ni d'un *village* réel, ni d'un *village* imaginaire, mais d'une figure réellement présente dans l'imaginaire partagé. Si les qualités sociales qu'on lui reconnaît aujourd'hui sont étroitement liées à des formes bâties, si l'aménité intrique le caractère d'un lieu au comportement de ceux qui l'habitent, le *village* peut, au moins partiellement, servir de modèle opératoire à la *ville contemporaine*. Le propos n'est pas de vaine nostalgie. L'aménité est au cœur du débat sur l'aménagement du territoire.

De l'aménité en architecture

A cet endroit précis, le chemin s'infléchit, déborde en porte-à-faux d'une courette avant de passer sous la terrasse qui le surplombe. Le détail est assez surprenant pour qu'il faille en rendre compte par une coupe de principe. Assis sur le rebord du parapet, j'en traçais les grandes lignes sur un carnet, tandis qu'à l'autre bout de l'escalier, mon collègue prenait à grandes enjambées la mesure du dispositif. En contrebas, dans la petite cour carrelée, une femme arrosait des jasmins en pots, rassemblés dans un coin frappé d'une flaque de soleil. Je sentais, sans trop y prêter attention, des regards en coin qui, sous un chapeau de paille à larges bords, jaugeait notre étrange manège. Il fallut une minute ou deux avant qu'on me hèle d'en bas :

- Excusez-moi, monsieur, vous faites quoi ?
- Nous dessinons le village, Madame...

La question était posée sans méchanceté, mais l'embarras manifestait tout autant de la curiosité qu'une inquiétude diffuse à l'égard des intrus. A vue de nez, j'empiétais d'une fesse et demi sur un domaine privé, j'en prenais conscience, et me relevais en répondant. Que dire d'autre ? *C'est un bien beau village que vous avez-là, je suis architecte, je m'y intéresse, un organisme m'a chargé d'en relever quelques détails, à fin de publication d'un petit ouvrage sur l'architecture villageoise en Provence...* Quel organisme ? Quelle publication ? Destinée à qui ? J'entrevois une conversation prolongée, des réponses et de nouvelles questions, des présentations peut-être, et qui je suis, et vous-même... Debout, une main en casquette sur les yeux, je m'en tins à répéter stupidement l'évidence :

- Nous dessinons... nous dessinons le village.

Aussi incorrecte qu'ai pu lui sembler ma réponse, cette dame mure, bronzées et blonde, svelte encore dans un pantalon qui évoquait plus sûrement la terrasse des Deux Garçons que le terroir profond, paru s'en contenter, et d'un même mouvement, hocha la tête d'un air entendu pour la baisser à nouveau vers ses fleurs. Si je n'avais pas manqué à mes devoirs, cet instant aurait pu être de pure aménité.

L'urbanité est très différente. Ceux qui, en ville, il y a une vingtaine d'année, ont dessiné en peint, connaissent les regards d'intérêts qui leurs étaient portés. Un homme assis par terre, un crayon en main, n'est jamais vraiment banal. Mais rien n'autorisait le passant à l'interpeller à ce propos. Il dessinait et c'était son droit, comme d'autres passaient de plein droit. A tout prendre, on lui demandait l'heure, on jetait un regard derrière son épaule, les plus hardi osaient un commentaire. Et si d'aventure, quelqu'un se hasardait à l'inquisition, l'artiste n'avait aucune peine à le renvoyer à ses occupations, fermement persuadé de son plein droit à vaquer aux siennes. Telle était l'urbanité. La promiscuité qui nous liait dans la rue autorisait un abord prudent :

- Alors comme ça, vous dessinez ?

Elle permettait un relais engageant ou un refus ironique à poursuivre plus avant.

- Comme vous voyez, je dessine !

Mais en aucun cas, l'urbanité n'autorisait, sauf à manquer d'un savoir-vivre élémentaire, à en demander les comptes, à exiger de savoir pour quoi, et pour qui... On dessinait librement dans une rue qui appartenait à tous. Les riverains n'y avaient pas de droits spécifiques, pas plus que les passants n'étaient supposés savoir ce que cachaient les volets clos.

La vie réelle est très différente de l'aménité et de l'urbanité. Le dialogue y prend une autre tournure.

Riri (riri-duck@roodoodoo.com) s'est joint à la conversation

Fifi dit : hello Riri

Riri dit : bonjour à tous :)

Loulou dit : ASV Riri ?

Riri dit : 12, Mec, Hollywood

Fifi dit : Waouh ! Super...

Loulou dit : Riri, c'est quoi ton truc ?

Riri dit : je dessine

Loulou pense : tu dessines des moutons, Syntex ?

Riri dit : Non, je dessine de grands oiseaux aux longs cous

Loulou dit : on n'aime pas beaucoup les cygnes par ici, étranger : (

Riri (riri-duck@roodoodoo.com) a été exclu de la conversation par l'hôte Donald 7156.

Sur Internet, Riri, vilain petit canard, en sera quitte pour rallier le chat-room des cygnes blancs. Mais dans un « quartier », il aurait pu se faire proprement casser la figure. Il lui serait certainement impossible d'y dessiner sans qu'un résident l'interpelle et lui fasse valoir ses droits de copyright sur les images. C'est bien ainsi que certains journalistes vont filmer les gens et les choses, avec des bonbons pour les petits et de l'argent pour les grands frères.

La vie réelle est ainsi faite, brutale et cruelle. L'urbanité et l'aménité visent, autant que faire se peut, à en édulcorer les traits amers. Mais leurs procédés sont différents.

L'urbanité instaure une relation impersonnelle équitable dans un monde inéquitable.

Les protagonistes peuvent être de conditions sociales très différentes : nobles ou roturiers, cadres ou employés. Mais ils se croisent dans la rue, se saluent, se parlent ou s'entraident quelque peu : l'un demande son chemin à l'autre, qui lui indique. Ce n'est pas de la compassion : l'égaré n'en mourrait pas, s'il n'était pas renseigné. Ce n'est pas de l'amitié : l'informé ne connaît pas l'égaré. Ce n'est pas un échange : celui qui rend service ne reverra jamais son débiteur. Le demandeur ne s'adresse pas à une personne en particulier, mais à un individu anonyme qui représente la collectivité. Son interlocuteur ne rend pas service à une personne en particulier, mais à un autre représentant de la collectivité. S'il attend un service en retour, c'est d'un autre qu'il l'obtiendra, un autre jour, en d'autres circonstances. L'urbanité – « *comment ça va ? Très bien, merci, et vous ?* » – est un rapport de l'individu à la collectivité. Plus précisément, c'est une obligation morale, un impératif catégorique : à tout moment, l'individu est en devoir de rendre certains menus services à la collectivité ; il est en droit d'attendre les mêmes égards à son endroit. Cette obligation s'apparenterait de très près la discipline militaire, si les efforts consentis étaient plus importants. L'urbanité est un *potlatch* – système de dons et de contre-dons – à *minima*. C'est une sorte de loterie où tous gagnent à peu près ce qu'ils ont misé. Son intérêt vaut moins par les services rendus que par la stricte égalité d'une relation impersonnelle.

Mais, pour le meilleur et pour le pire, nous ne nous cantonnons pas toujours dans l'anonymat. Les relations sociales réelles reprennent leurs droits : *je t'aime* en vrai ; *je te hais* pour de bon. Si ces vérités méritent d'être dites, il faut, pour ne pas renoncer aux acquis de l'urbanité, pour ne pas sombrer dans la guerre de tous contre tous, qu'elles soient partiellement travesties en aménité. On y mettra les formes. On organisera un rite de passage entre l'urbanité et le réel. Un jeune homme ouvre une porte à une jeune femme. Elle lui sourit. Il la complimente. C'est de l'urbanité. Ils ne se doivent rien encore, ils sont égaux, libres et indifférents. Mais il sait depuis le premier instant, elle sait depuis le second, qu'une relation beaucoup plus personnelle peut s'ensuivre. En réponse au premier geste du garçon, elle était dans l'obligation de sourire. En réponse à une demande explicite – *chez toi ou chez moi* – elle aurait le choix d'acquiescer... ou de l'envoyer paître. Il craint d'essayer un refus humiliant. Il n'avoue pas son désir. Il parle du temps qu'il fait, d'apparence détaché, mais à l'affût d'un signe d'elle, qui dirait son accord ou son refus.

Peu importe où se situe la frontière entre l'urbanité et le réel. Dans certaines sociétés, le sourire est déjà de trop. Dans d'autres, la demoiselle accepte un verre au bar sans déroger à l'urbanité. Mais à un certain moment, qui dépend des conventions, il faut passer un abyme. Quand il n'est pas franchi à la hussarde – Julien Sorel saisi la main de Madame de Rênal – il est traversé à la rame, par une série de phrase et de comportements à *double sens* : un sens dans le registre de l'urbanité ; un autre dans le registre de la vie réelle. Des relations moins passionnées utilisent le même procédé. Cette dame qui, tout à l'heure, nous demandait gentiment ce que nous faisons dans la rue, jouais sur les deux tableaux : celui d'une relation impersonnelle – *vous avez certainement le droit d'être là, mais permettez ma curiosité...* ; celui d'un rapport d'autorité – *si vous êtes journaliste ou agent de la DDE, filez hors de ma vue !*

L'aménité instaure une relation personnelle ambiguë dans un monde explicite.

Les lieux de l'urbanité et de l'aménité sont aussi différents que les procédés employés.

Le lieu de l'urbanité est un espace public de fait. Ce peut être un espace privé de droit : un inconnu m'aborde dans un salon où je suis invité ; je réponds poliment ; je suppose que celui qui m'aborde a un droit à être là égal au mien ; je me considère de fait dans un espace public.

Plus généralement, la ville est le cadre privilégié de l'urbanité. Les gens y vont ensemble, dans une rue qu'ils partagent. Les convenances y sont partiellement dégagées des liens hiérarchiques et affectifs. A chaque coin de rue, on côtoie un inconnu. On ne saura pas toujours, à sa mise, à son air, s'il est plus ou moins que soi, ami ou ennemi. Assez souvent, il faudra postuler la parité, imaginer un commun respect des lois, malgré des penchants distincts. L'urbanité est la mise en pratique quotidienne de la citoyenneté, d'une certaine communauté de destin, d'une solidarité qui n'engage pas outre mesure la vie privée. C'est précisément ce qu'est la rue : non pas une représentation symbolique de la citoyenneté, mais une machine à répartir des lots différenciés de part et d'autre d'un espace commun et égalitaire, subit par nécessité. La rue est un lieu de passage. On s'y côtoie. On s'y frôle. On y vole aussi, on y assassine, mais au vu et au su, au risque d'être pris sur le fait. Un clan a pu confisquer la rue, une barricade peut l'obstruer. Provisoirement, le passant s'en détournera, *pour autant que d'autres rues lui soient ouvertes*. Un jour ou l'autre, les gendarmes y mettront bon ordre.

La mécanique de la rue est aussi simple qu'efficace : tant que les flux ne sont pas séparés entre eux, tant que sur un seul plan, le séjour se mêle au déplacement, tant que l'espace est rare, rien ne peut être approprié par l'un sans préjudice de l'autre, et nul ne peut prétendre éviter quiconque.

Les menus plaisirs ne sont pas à dédaigner : les magasins, les cris, les mouvements de foules, la proximité de nombreux services, la surprise d'une rencontre, l'élégance d'une maison commune, le rêve d'une maison à soi, qui aurait *pignon sur rue...* Peu importe la carotte, l'essentiel de la ville est dans son prix : l'incapacité de rentrer chez soi sans passer là où les autres vont ; une promiscuité plus souvent subie qu'elle n'est souhaitée, une impérieuse nécessité de vivre ensemble, nombreux, inconnus, dans un espace commun et restreint. Telles sont les conditions construites de l'urbanité.

Le lieu de l'aménité est un espace intermédiaire entre privé et public : au seuil d'une maison, un homme s'approche tout près d'un groupe constitué ; la conversation s'arrête ; poliment, on l'interroge, on l'invite à s'écarter. S'il entrait dans la cuisine, il serait prié sans ménagement de déguerpir. S'il restait dans la rue, sa présence serait admise sans procès. L'ambiguïté d'un double sens ne s'impose que dans l'entre-deux.

Le village est le cadre privilégié de l'aménité. L'inconnu y est assez rare pour que, la plupart du temps, on sache qui est qui, qui fait quoi et qui aime qui. La vie privée y est intimement liée à la vie sociale. On s'y aime, on s'y déteste, on y est subordonné ou dominant, plus ouvertement qu'en ville.

Mais pour autant que le village apparaisse dans une société de droit, il n'est ni une tribu, ni un groupe d'amis. L'individu y tient son rang. Les personnages emblématiques du village ne sont plus le chef ou le seigneur, le père, le pair ou le frère de sang, qui tous supposent des dépendances ou des liens affectifs forts, mais le curé et le maire, l'instituteur ou le voisin, dont les positions sociales sont très fortement mêlées aux qualités individuelles. Une situation théoriquement invivable, d'extrême confusion entre une société étroite, presque tribale, et des aspirations à la vie privée, y est dénouée par un certain « charme », au sens social et magique du terme, une aménité dont rend compte une certaine littérature *de village*.

Les textes nous rappellent une histoire paysanne dont les progrès seraient moins dépendants de la ville que ne le suggère une certaine tradition. Au XVIII^{ème} siècle, on trouvera des traces d'aménité chez Rétif de la Bretonne, sous l'implacable autorité du père, malgré l'incroyable soumission de la tribu. Plus loin de nous, les *Propos rustiques* de 1548 n'en sont pas privés. Noël du Fail y met en scène, à travers la lutte entre deux villages voisins, Flameaux et Vindelless, l'opposition entre un temps qu'on imagine *bon vieux*, et la modernité en marche. Mais c'est dans la première moitié de notre siècle, dans le *Petit monde de Don Camillo* ou chez Pagnol, qu'on s'approche au plus près du village que nous aimons.

Le monde y est dur encore, les haines tenaces, les secrets bien gardés, les figures d'autorités puissantes. En contrepoint, un étranger qui s'installe, un instituteur républicain, un maire communiste, ou une jeunesse amoureuse, bousculent les règles tribales et portent des valeurs de hautes tenues. Les conflits sont d'ordre majeur, qu'aucun tragédien n'imaginerait dénouer autrement que dans le sang. Il coule moins souvent que le pastis ! Au bout du compte, autour de la même table, les maîtres s'avouent moins durs, les dogmes moins stricts, les nœuds moins gordiens. Ils auront mal lu, ceux qui ne verraient, sous la treille, qu'une *convivialité* de bon ton, ils n'auront pas pris la mesure d'un dénouement toujours miraculeux, d'une aménité de vin de pays, dont les parfums fleuris rachètent la brûlure.

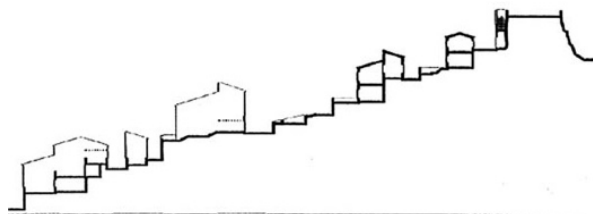
Physiquement, le village se distingue de la ville en tous ses aspects : les îlots y sont plus étroits, l'espace public y est plus perméable, bordé de maisons plus aérées, plus autonomes et plus modestes, sur des reliefs plus accidentés. Ces caractères formels contribuent tous à la porosité du relief et du bâti, de l'institutionnel et du domestique, du privé et du public. Ils instaurent l'entre-deux propice à l'aménité.

La critique architecturale a théorisé la porosité de plusieurs façons. La plus intéressante peut être la distinction traditionnelle entre le *plan* et la *surface*. Le Corbusier distinguait déjà les deux termes dans *Vers une Architecture*. Giulio Argan, historien de l'art, remanie les concepts en 1955, notamment à propos de l'œuvre de l'architecte italien Brunelleschi (1377-1446).

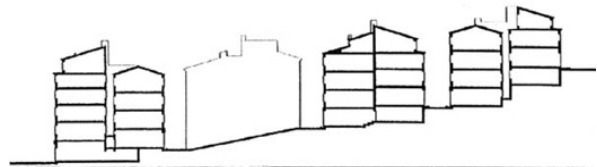
Le *plan* projectif, c'est le cadre idéal, élémentaire, dans lequel se déploie la métrique euclidienne. C'est sur le plan qu'on définit une proportion, qu'on règle le rapport entre une hauteur et une largeur, c'est entre plusieurs plans qu'on décrit un volume.

Mais la *surface* concrète s'en détache sensiblement : une nervure déborde en saillie, un joint signale la ligne constructive, des panneaux sont creusés en arrière du plan idéal, marqués d'ombres portées. Tandis que le plan se dresse et rend intelligible la métrique du projet, la surface est toute en vibrations, en mouvements. Incidemment, les lignes du plan, directrices, intersections, sont signifiées par la surface. C'est dans le frémissement de la surface par rapport au plan que se joue l'architecture.

Le frémissement est manifeste dans la coupe en travers du village d'Aurons, de la partie basse du village jusqu'à l'ancien château. C'est une structure crantée, dont la surface suit d'assez près le plan général de la pente du terrain. On y repère facilement six à sept grands paliers, à leurs tours découpés par de plus petites restanques, au nombre de deux à quatre pour chaque palier. Là où sont les maisons, le sol semble tantôt plus profondément creusé, tantôt plus nettement saillant. De mêmes entailles se signalent à plus petite échelle, dans le traitement des garde-corps maçonnés en limite des restanques. On reconnaît, à cet emboîtement de motifs identiques, à cette porosité entre le sol et l'air, la coupe d'un village.



Coupe sur le village à Aurons



Coupe sur la vieille ville à Marseille

La coupe sur les vieux quartiers dynamités de Marseille est très différente. C'est le profil d'une ville. Le désordre n'y est pas moindre, et pas moindre l'emboîtement des motifs. Mais les courbes y sont plus tendues, le désordre y joue à des échelles plus contrastées. A grande échelle, les rues tracent de profondes entailles. A très petite échelle, sur les toits, le bruissement est plus saccadé.

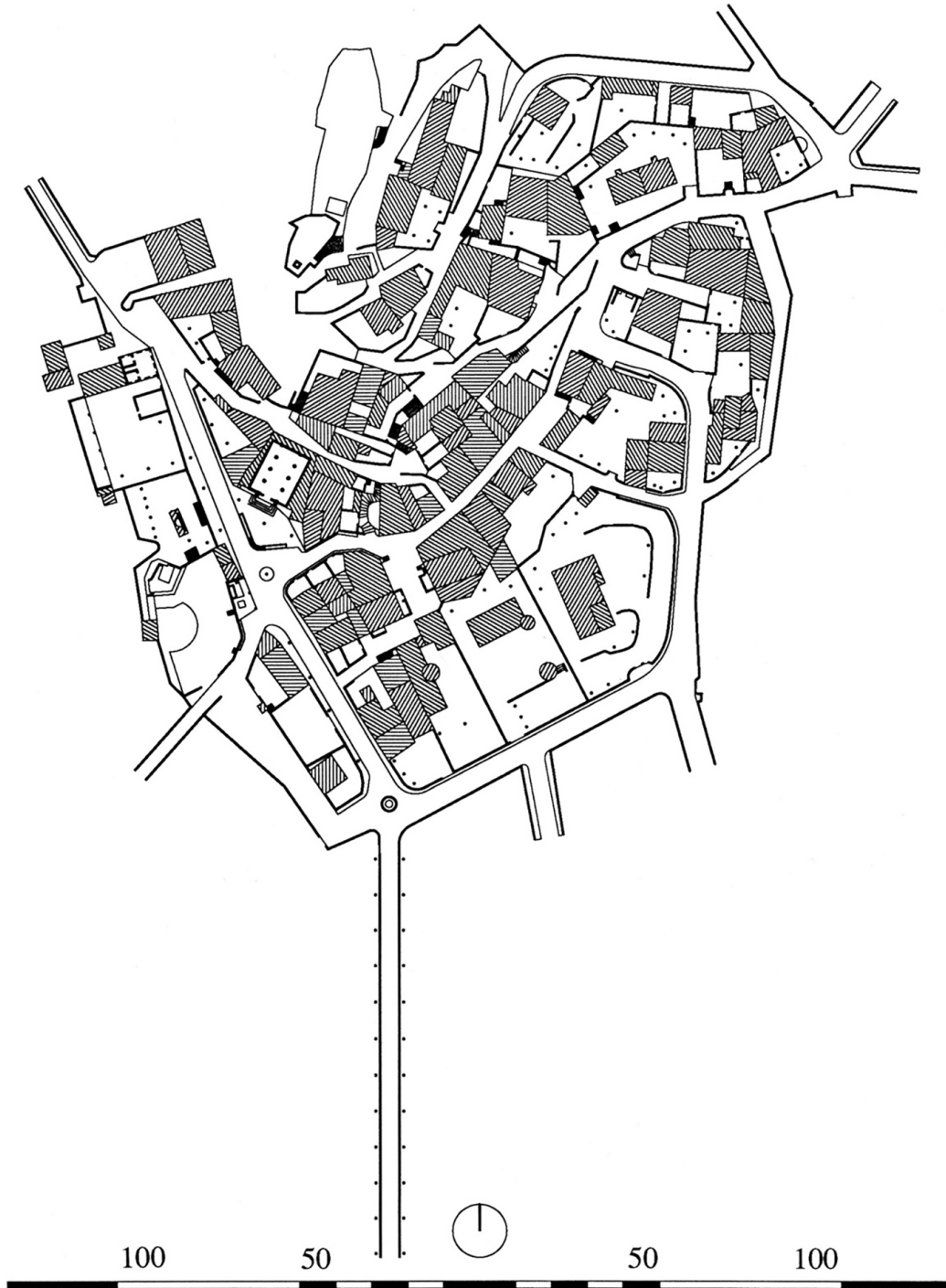
La coupe sur Marseille évoque une très fine écume au sommet de très grandes vagues. La coupe sur Aurons enchaîne deux ou trois séries qui s'emboîtent comme le feraient des vagues, un clapotis et des rides. La coupe sur Marseille affirme brutalement la distinction entre le dedans et le dehors, entre le privé et le public. L'urbanité est reine. Le profil d'Aurons multiplie les imbrications et les entre-deux. L'aménité triomphe.

Mais entre l'urbanité retranchée des *centre anciens* et l'aménité en haillons des *vieux villages*, le cadre physique de la ville contemporaine instaure de nouveaux rapports sociaux, essentiellement pervers. L'entre-deux a pourtant été un principe fécond de l'architecture moderne, dans ce qu'elle a de plus aimable : les entrées de Frank Lloyd Wright, les auvents d'Alvar Aalto, les embrasures de Le Corbusier... témoignent d'une savante porosité entre le dedans et le dehors. Mais ce principe a rarement dépassé le seuil des bâtiments, il n'a pratiquement jamais été mis en œuvre dans les compositions urbaines. Au vingtième siècle, la gestion de l'entre-deux a plus souvent concerné les rapports de la maison à la nature que les rapports des maisons entre-elles, les architectes ont plus souvent traité les relations de l'homme aux éléments que les relations des hommes entre eux. L'architecture néo-régionale contemporaine n'est pas autrement faite que l'architecture savante : à grand renfort de pergolas, d'auvents, de treilles, de pigeonniers et de haies taillées, elle organise un entre-deux aimable, entre une maison « isolée » et une campagne « supposée ». Mais les maisons ne sont jamais assez isolées, la campagne est toujours absente. Les habitants sont tout surpris de se découvrir des voisins là où ils espéraient des biches. « Adieu, veaux, vaches, cochons... ». On lâche les chiens !

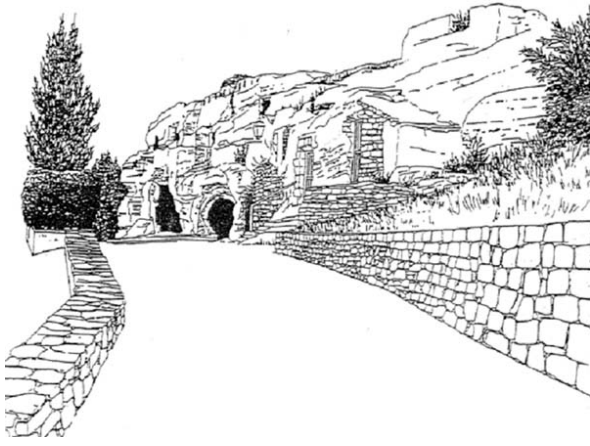
Dans la ville contemporaine, dans les cités inachevées, dans les lotissements interminables, le cadre de vie réel instaure un rapport imaginaire entre l'homme et la nature. Mais les rapports sociaux réels n'ont plus d'autre cadre qu'un village imaginaire. Si nous voulons construire ce village, nous devons le comprendre. Quelques croquis en montrent les mécanismes secrets. Les lieux représentés sont réels. Les histoires sont inventées. Elles parlent d'un lieu commun et d'un temps suspendu.

Pascal Urbain, CAUE 13, 2000

Aurons



Origines

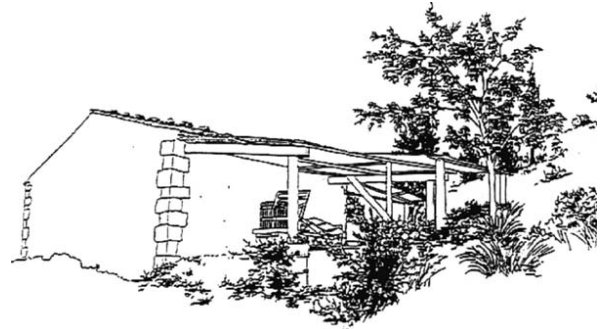


Au commencement, l'homme vivait dans une grotte.

Avec raison, les préhistoriens en doutent. Mais les historiens confirment que la croyance en une vie primitive troglodyte est largement partagée dans les civilisations qui nous sont connues. Nous aimons à imaginer nos ancêtres blottis dans les replis d'un relief originel. Nous ne savons rien de ces origines.

Nos campagnes sont domestiquées, elles ne sont « *naturelles* » que par contraste. Ici, deux murs en pierres tracent une ligne de partage entre la campagne policée des arbres taillés, à gauche, et à droite un paysage – herbes folles et rochers – qui par contraste peut paraître « *naturel* ». Des enfants jouaient aux bons sauvages dans les grottes. Elles ont été fermées par des grilles après qu'on y a trouvé, gravé sur le rocher, un cœur et deux noms : Marius ; Fanny.

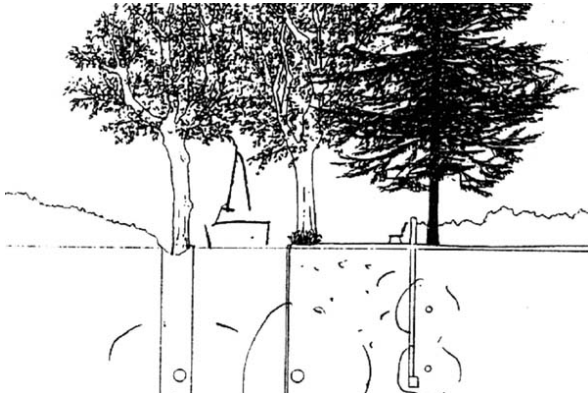
Origines



Au commencement, l'homme construisait une cabane.

Après la grotte, une certaine cabane primitive sert d'abri à l'homme premier. Ce mythe-là, autant que la grotte, est commun à toutes les civilisations. Cette première maison que nous imaginons est isolée du dehors par quatre murs et nécessairement isolée de toutes les autres maisons, qui ne viendront qu'après elle. Contre toute vraisemblance, contre toutes les formes d'habitats agglomérés, la maison de campagne idéale est, même dans certaines publications savantes, toujours représentée comme un bâtiment isolé. La cabane idéale ne fait bon ménage avec aucune autre. En revanche, elle est supposée s'ouvrir largement sur la nature environnante. Des portes, des fenêtres, des auvents, des pergolas, débordent le plus largement possible. Il est remarquable que dans notre imaginaire, le geste inaugural – construire un mur qui nous sépare de l'extérieur – soit toujours accompagné d'un repentir – ouvrir une fenêtre sur l'extérieur.

Origines

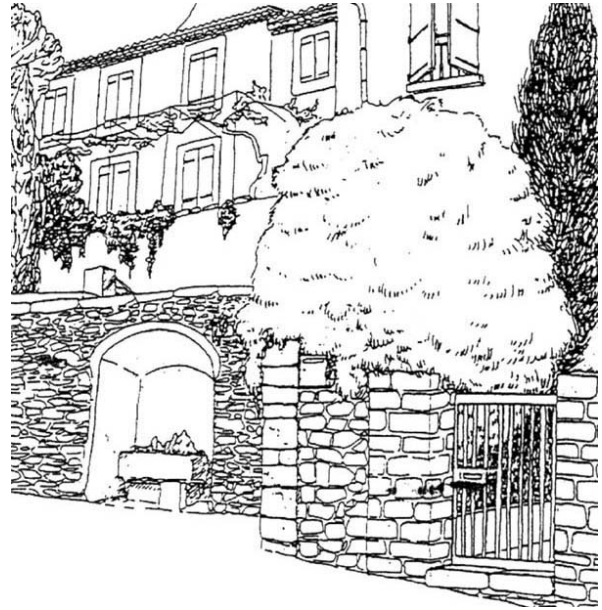


Au commencement, l'homme dressait une clôture .

Techniquement, la clôture est plus facile à réaliser que la cabane. Elle devrait la précéder. Mais on imagine plus volontiers la clôture comme un successeur un peu canaille de la maison primitive. Ce que la clôture dit au monde – « ceci est à moi » – relève plus des jalousies de l'homme civilisé que des manières du bon sauvage. Quoi qu'il en soit, la clôture est soumise au même repentir symbolique que la cabane : ce qu'elle enferme, elle doit l'ouvrir ; ce qu'elle cache, elle doit le montrer. Les allées de beaux platanes qui bordent la route sont redoublées, derrière la clôture, par une rangée de grands cèdres. L'espace privé fait ses civilités à l'espace public.

Sur le terre-plein entre les platanes et les cèdres, Marius jouait aux boules. Fanny évitait l'endroit.

Rue



Accolées les unes aux autres, les maisons font clôture le long de la rue. Un portail métallique ferme un jardin. En haut d'un grand mur de pierre, une treille nous invite à l'apéritif. Nous n'accéderons ni au jardin, ni à la terrasse. Mais l'un et l'autre donnent à voir, laissent plonger les regards au-delà des grilles et des murs, contribuent à la perméabilité du domaine public. En ville, les façades ferment la rue, tranchent les perspectives, le domaine privé ne transpire qu'à travers les fenêtres entrouvertes. En ville, les balcons, les fleurs en pots, les rideaux et les voiles filtrent nos regards indiscrets. Au village, on préfère le secret au caché, la malice au pervers. Trop peu de monde passe dans cette rue, pour qu'il faille s'en protéger.

Rue



Dans le coin du mur, deux escaliers droits montent en parallèle. L'un est public, l'autre est privé, un garde-corps en fer forgé nous le rappelle. Peut-on monter ? Rien ne nous l'interdit ! Un adolescent se tenait là, au pied des marches ouvertes à tous. Sur la terrasse en surplomb, une longue chevelure noire s'affairait autour de la table. Négligemment, le jeune homme s'accoudait à la rampe sans détourner les yeux. Il se sentait plus près d'elle, en touchant le fer qui menait à elle... S'apercevant du manège, Monsieur Capulet Père invita Marius Montaigne à les rejoindre sur la terrasse.

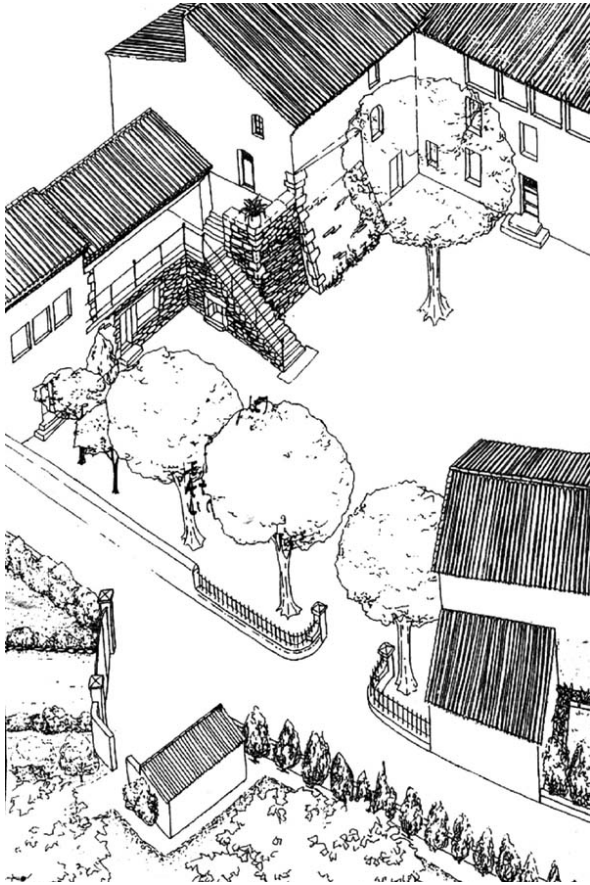
Ilots



Tandis que certaines rues sont tracées avant toutes choses, d'autres ne le sont qu'après coup, entre les maisons déjà bâties, déliées les unes des autres. On n'a pas encore inventé le trottoir, la chaussée est partagée par tous. De part et d'autre de la rue, on agrémente le seuil par des plantations, on bâtit une clôture en pierres sèches.

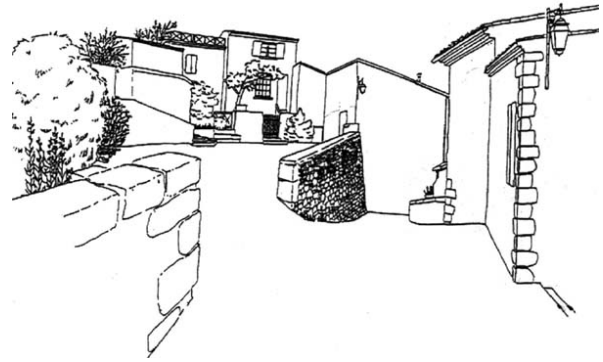
L'îlot est constitué de la même manière. Une ancienne ferme est divisée par héritage. Des lots passent de mains en mains. Une cour commune demeure, qui dessert indifféremment plusieurs maisons particulières. Entre l'îlot et la rue, le mur est interrompu, il cède la place à une grille, qui ouvre largement sur l'espace intérieur. C'est à la fois une place, une cour et un cœur d'îlot.

lots



Mais à qui appartient la grange ? Les familles Capulet et Montaigu en revendiquent la propriété !

Murs



Deux murs alignés : l'un d'entre eux limite un jardin privé ; le second est strictement public.

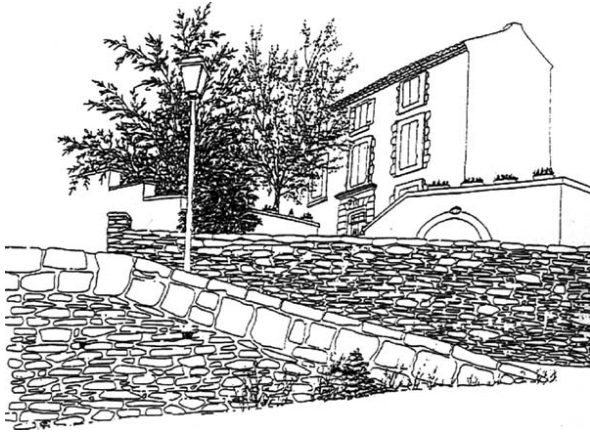
Le regard glisse de l'un à l'autre sans hiatus, ensemble ils organisent le paysage.

Dans l'étagement des murs en pierres, les terrasses privées contribuent au même effet que les restanques de droit public, se glissent les unes derrière les autres comme autant de rideaux de scène.

Le décor est planté.

Les acteurs s'attifent en coulisses.

Murs

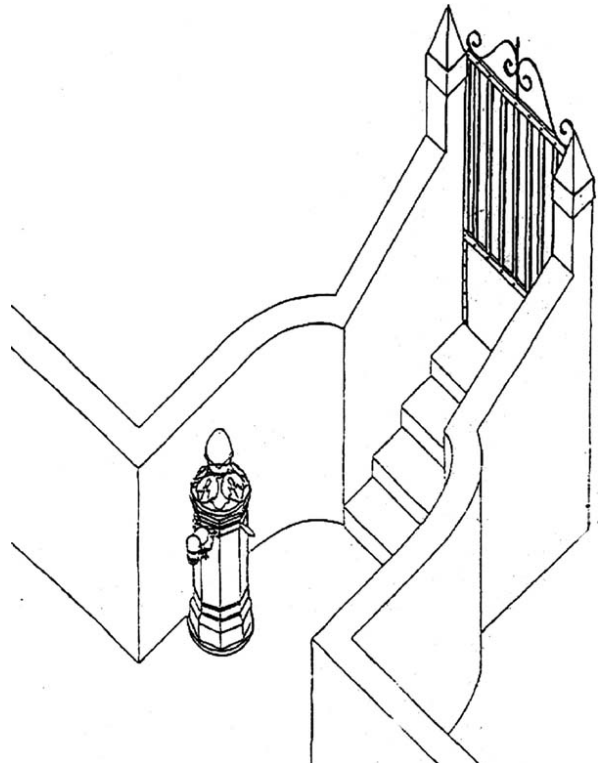


Pendant l'entretien qu'il eut avec Marius Montaigu, Ursule Capulet n'eut pas un mot sur la grange que se disputaient les deux familles.

Mais il fit clairement comprendre au jeune homme qu'il ne devait plus s'approcher de sa fille, qui rougissait derrière la porte entrouverte.

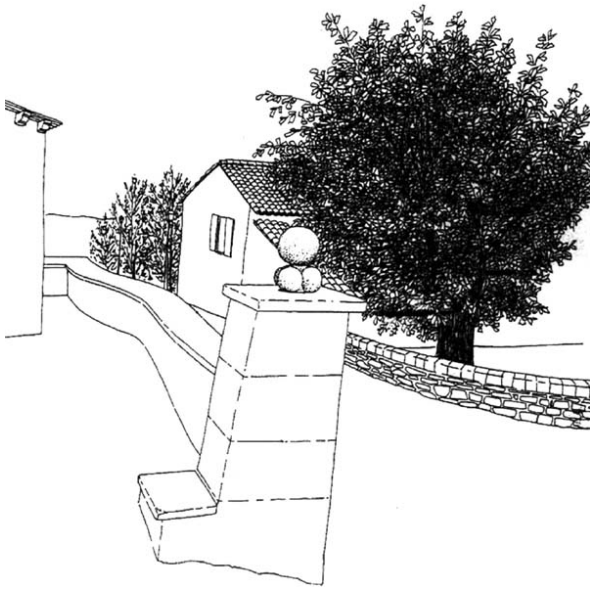
En partant, Marius su qu'ils devraient encore se cacher quelque temps.

Clôture



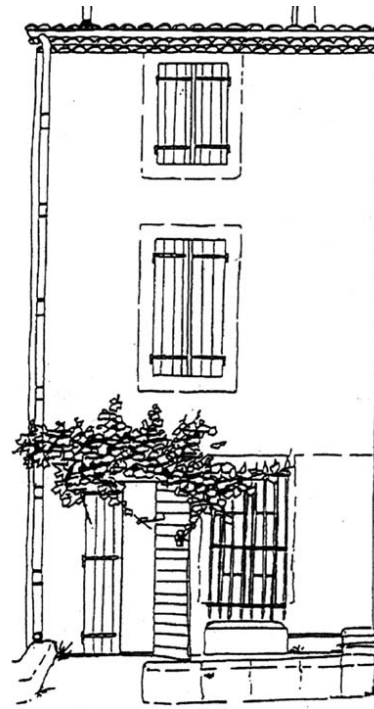
Une clôture incurvée fait entrer un peu de la rue dans le jardin. Il est possible qu'on ait voulu contourner la fontaine. Plus probablement, le fontainier, tard venu, a jugé le recoin propice à une halte fraîche. Mais à qui appartient le terrain ? Vieille rengaine...

Clôture

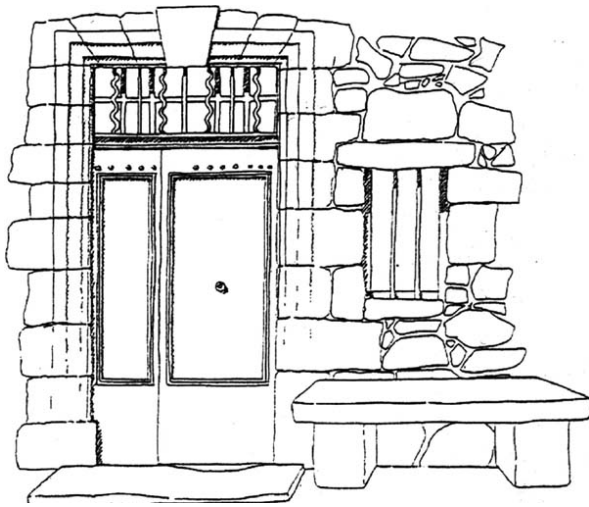


Une terrasse en débord fait entrer un peu de la maison dans la rue. Le soutènement de la terrasse s'incurve bizarrement, sans que le dessin de la chaussée n'y soit pour rien. Il est possible qu'un propriétaire ait voulu tenter un grand geste baroque. Plus probablement, un maçon paresseux, considérant un rocher qui entravait la ligne droite, décida de le contourner par la gauche.

Clôture



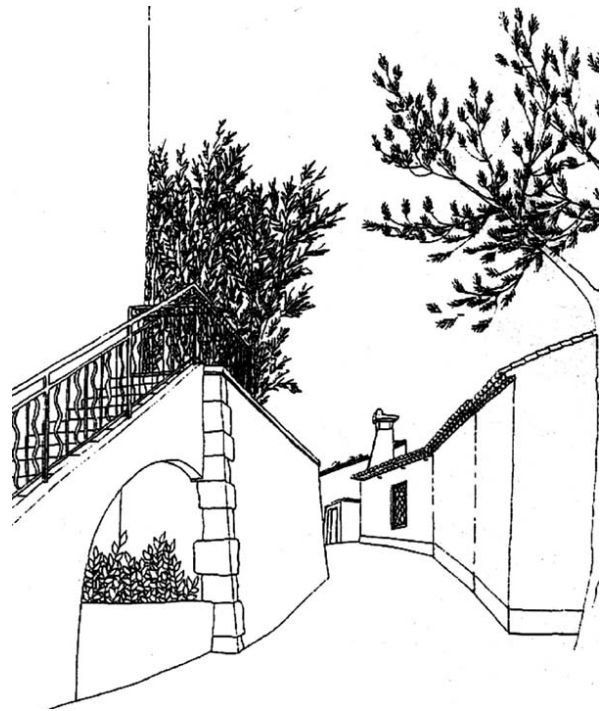
Un mur à peine assez haut pour s'asseoir signale qu'une part de l'espace est de droit privé, sous la tonnelle. On entre probablement dans une pièce d'habitation, sans hall, sans concierge, sans cage d'escalier commune, sans aucune transition intérieure. Mais le muret signale, à l'extérieur, un peu de ce qui va suivre dedans. Le banc est en pierre. Vous ne le volerez pas... et le propriétaire ne prendra probablement pas la peine de le rentrer ce soir. Mais qui sait ?



Sisyphé, le vieux maçon, n'aimait pas beaucoup les efforts violents. Le banc de pierre devant chez lui, il l'avait fait poser par deux gaillards qu'il payait à la tâche. Mais un samedi, entre chiens et loups, d'un seul épaulé-jeté, il souleva la dalle de pierre et la porta à bout de bras jusqu'à la porte. En refermant, il s'adressa au voisin :

- Avec tous ces voleurs, c'est plus prudent... Mais ne t'en fais pas, je la sortirai demain matin !

C'est ce qu'il fit, juste avant la messe, devant tout le village venu voir si, d'aventure, le vin nouveau ne lui serait pas monté à la tête. On chercha à savoir ce qu'il avait trafiqué avec cette pierre. On ne trouva rien. On le cru fou. Mais plus personne ne le traita jamais de fainéant.



Aussi peu percés qu'ils soient, les murs d'un village ont l'ouïe fine. Qu'un vieux fou lance un défi, on le sait aussitôt. Que deux enfants s'y tiennent la main, on les repère vite.

Clôture



C'est dans la bicoque prêtée par l'oncle Sisyphe que les amants se retrouvaient en hivers, à chaque fois qu'ils le pouvaient. L'entrée était discrète. Mais pour y mener un grabat depuis la grange, ils avaient dû traverser le village sans être vu. En leur confiant la clef, l'oncle avait fait des mystères :

- Dimanche matin, vous pourrez porter le lit. Je trouverai à les occuper tous pendant une bonne demi-heure.

C'est juste le temps dont ils avaient besoin pour déménager, refermer la porte et arriver à l'heure à l'église. Mais après la messe, ne sachant rien des événements récents, ils eurent tous les peines du monde à soutenir la conversation :

- C'est incompréhensible, ce qu'a fait l'oncle. Qu'est-ce que tu en penses ?
- J'en pense... que c'est incompréhensible, répondait Fanny.

Clôture

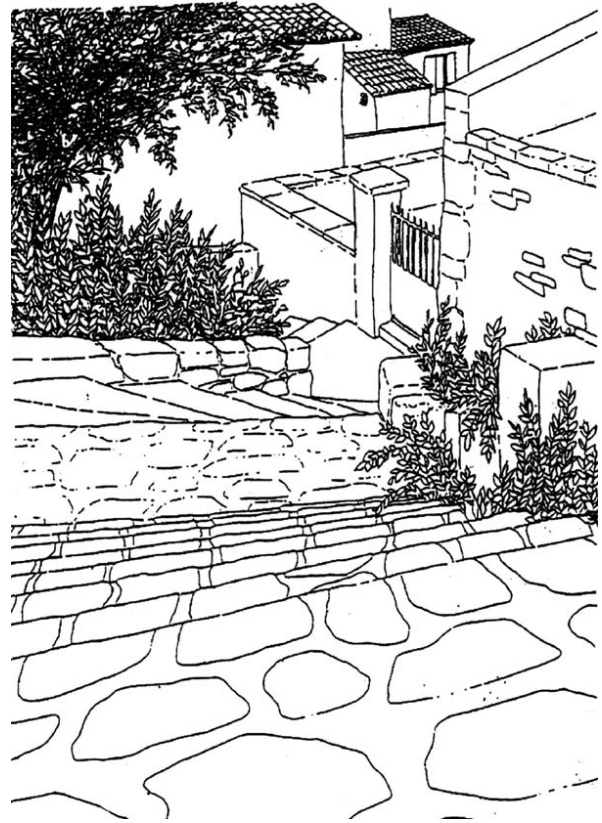


Dans le village, tout concourt à la confusion des genres, à la perméabilité des rues. Depuis la place des trois platanes, on pénètre une cour, on s'enfonce en cœur d'îlot, sans grilles, sans seuil, sans frontière qui signalerait les limites de l'espace public.

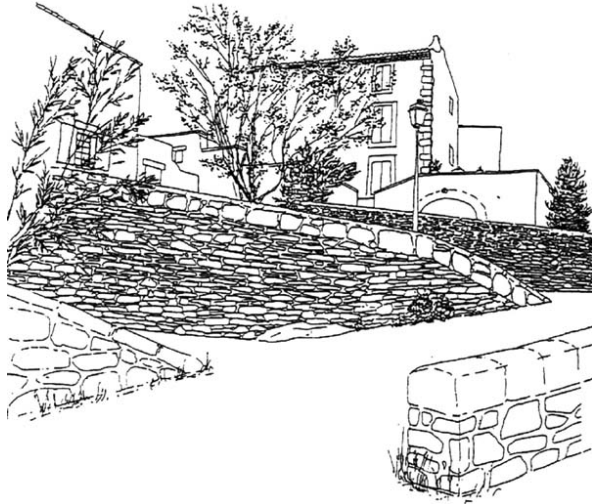


Derrière la bicoque, la porte du jardin grinçait terriblement.

Le petit frère de Fanny trouvait sa sœur un peu bizarre, depuis le jour où l'oncle avait fait le fada. Il la suivait régulièrement. Régulièrement, elle le semait en contournant la colline. C'est vrai qu'il était miro. Mais il n'était pas sourd. A chaque fois qu'il était perdu, il entendait un grincement qui le travaillait. A force d'études et de recoupements, il trouva la cachette et débusqua les cachés. Ce fut un grand plaisir d'aller tout raconter à son père.



La négociation entre le relief et l'architecture est une composante majeure de l'aménité. Le sol naturel transpire sous les pierres disjointes d'un escalier, comme la vérité sous le mensonge.



Sisyphe Capulet barra le chemin à son frère qui remontait vers la maison des Montaigu. Ursule était armé d'un solide gourdin.

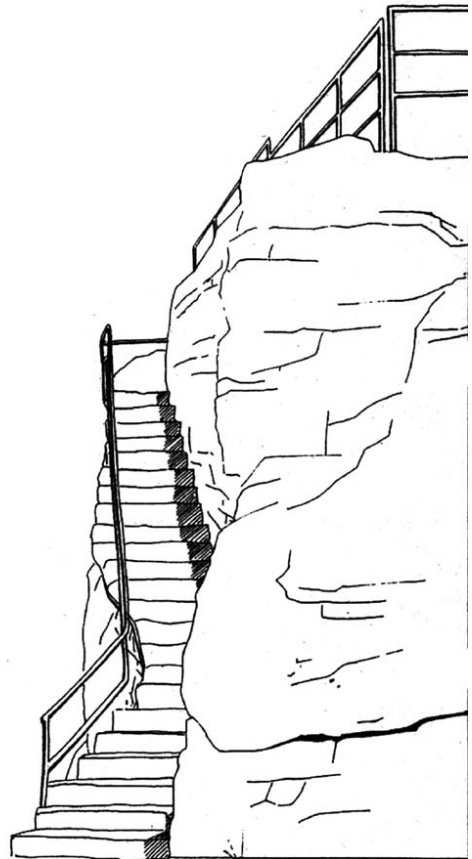
- Laisse-moi passer, je vais tuer Marius.
- Ton futur gendre ?

Ursule pâli, avant un sursaut d'humour, hargneux :

- Tu es au courant ? C'est déjà dans le journal ?
- Marius, c'est un brave garçon...
- C'est un voleur de grange !

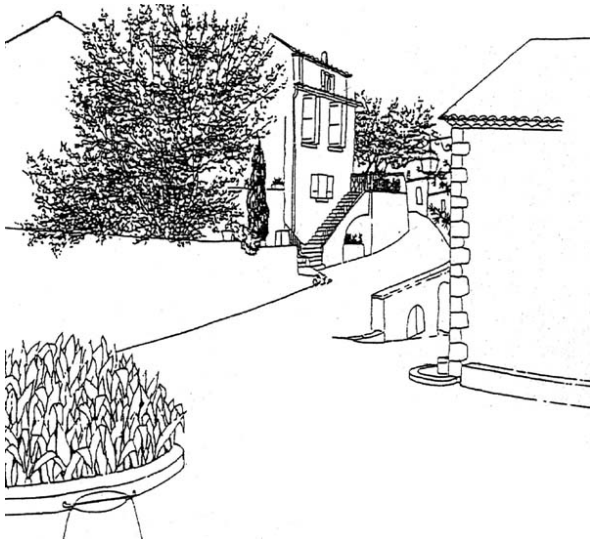
Sisyphe sourit :

- Mais la grange, elle a toujours été aux Montaigu. Tu ne le savais pas ?



Les plissements naturels de la roche servent d'argument au tailleur de pierre, qui en déduit un escalier sculpté dans la masse.

Relief



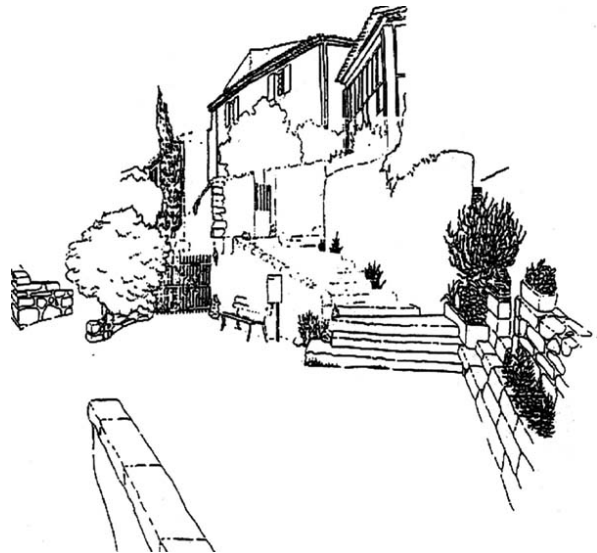
En redescendant vers le lavoir avec son frère, Ursule Capulet n'en démordait pas :

- La grange est à nous
- Le terrain est à eux...
- Il nous a été donné
- Contre quoi ?

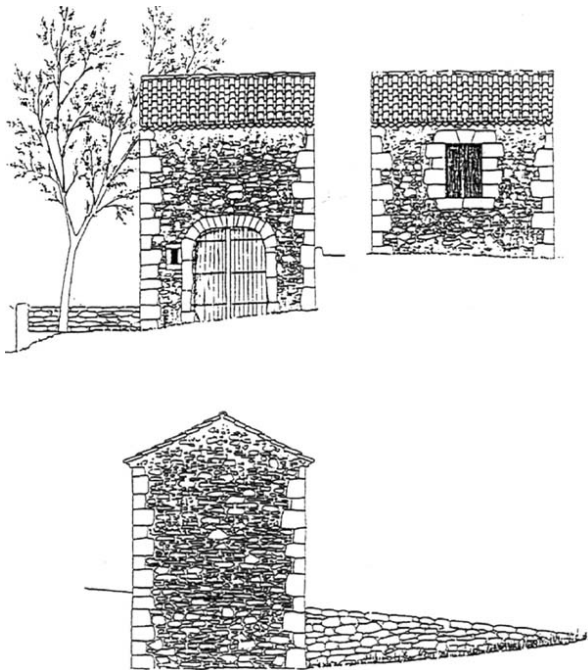
Ursule haussa les épaules :

- C'est une si vieille histoire...
 - N'est-ce pas ? dit Sisyphé,
- avant de reprendre : Tu te souviens d'Égine Montaigu, la jolie rousse qui nous faisait tant rêver ? Je l'aimais. Papa a tout fait pour m'en écarter. Il a ressorti cette histoire de grange. Il a brouillé nos deux familles. Je suis resté célibataire. Et maintenant, digne fils de ton père, tu veux gâcher la vie des deux jeunes ?

Relief

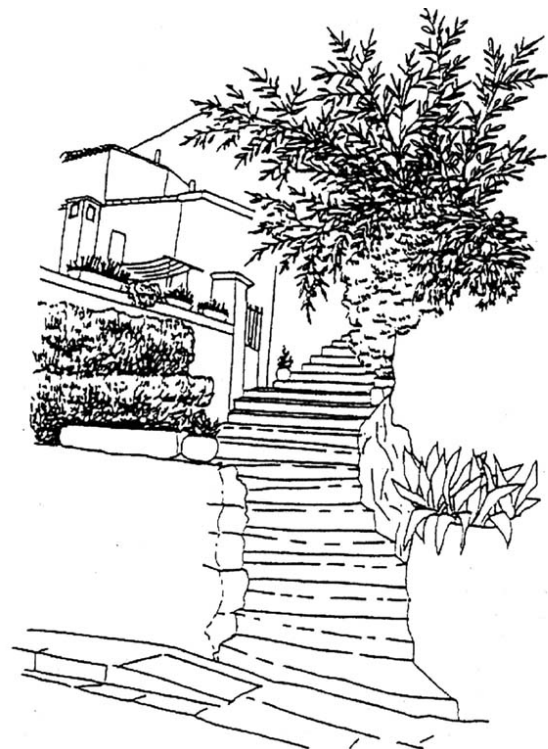


Aussi mouvementé que soit le relief, les maisons demeurent identiques à ce qu'elles seraient en plaine : symétriques quand elles le peuvent, toujours horizontales. Les maisons ne sont pas des « *dahus* ». On sait que ce petit animal, vivant à flanc de montagne, a les pattes amont plus courtes que les pattes aval. Il est « *adapté* » à son milieu. Mais les maisons, comme les hommes, composent avec le climat, négocient avec le relief, plutôt qu'elles ne s'y adaptent. C'est le drame de la culture, contre la nature : en hivers, les esquimaux ont froid ; à flanc de collines, les maisons ont le vertige.

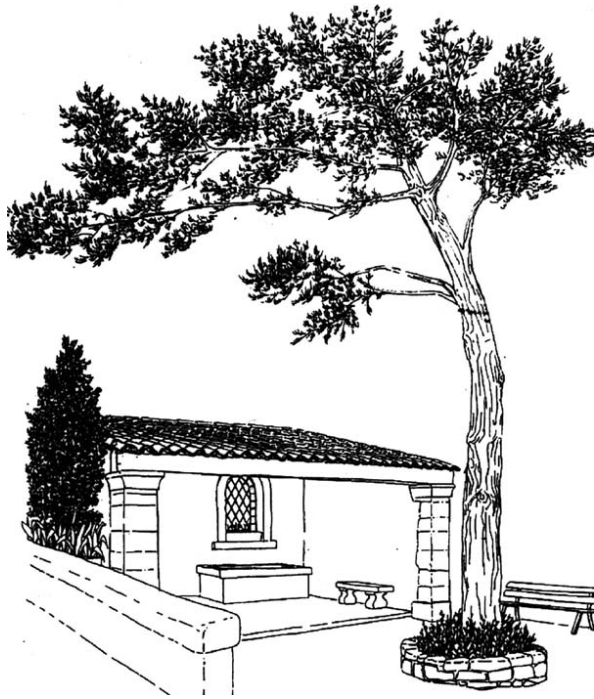


Sisyphé n'était pas mécontent du bobard qu'il avait improvisé devant son frère. C'était assez rocambolesque pour tenir jusqu'au mariage, qui se ferait, avec l'aide de Dieu... et du Maire. Il s'en alla voir le second.

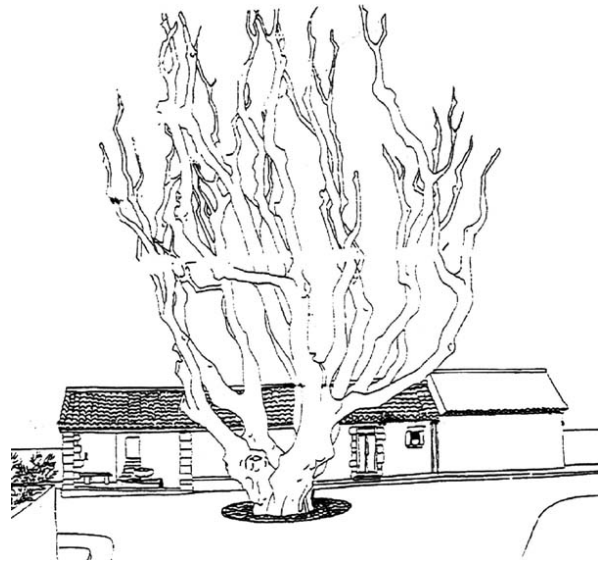
Un mur suffit généralement pour raccorder une pente et une contre pente, de part et d'autre d'un bâtiment régulier. Un lieu s'ensuit, ni totalement ouvert, ni parfaitement clôt, qui prolonge la grange.



Dans les plissements du relief et des murs, la végétation joue un rôle important. A gauche, les buissons sont en masses compactes. A droite, les herbes sont en peignes, les arbustes en tamis. Du rideau opaque au voile transparent, toutes les formes de porosité sont possibles. Qui s'occupe de ces jardinières ? Qui les arrose ? Des voisins, sans doute, qui rivalisent !



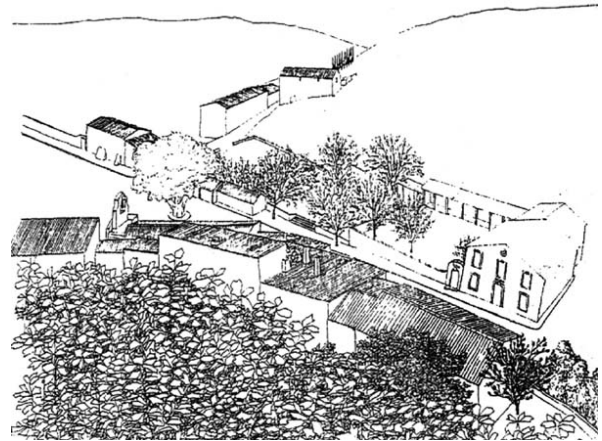
Les arbres des villes vont en rangs serrés, sagement alignés le long des boulevards. L'arbre de village supporte la solitude. A l'abri du lavoir de son clan, déserté par les femmes, Monsieur Capulet méditait le sort de sa fille. Après tout, le vin était tiré. Un mariage devait s'ensuivre. Si la demande était faite en bonne et due forme, il l'accepterait.



À l'abri du lavoir des Montaigu, déserté par les femmes, le père de Marius méditait sur son sort. Le vin était tiré. Un mariage devait s'ensuivre. Mais comment faire la demande sans déchoir ? Au printemps, la justice fut rendue sous un platane, puisque aucun chêne ne traînait par-là. Le maire, que les rondeurs de Fanny agaçaient depuis quelques temps déjà, réquisitionna la grange des Capulet-Montaigu « pour raisons d'utilité publique, d'intérêt national et de secret d'état » aussi impératives que mystérieuses. Une manifestation fut organisée. Les Capulet et les Montaigu marchaient ensemble contre « l'arbitraire municipal ». Une trêve avait été conclue entre les deux familles, « tant que la grange serait confisquée ». Ce n'est pourtant qu'à contrecœur qu'un mois plus tard, Monsieur capulet maria sa fille.



Monsieur le curé avait pourtant arrangé les choses au mieux. Il avait astiqué les saints, fait poser une main courante le long de l'escalier, pour les dames, et un grand pot de plantes grasses sur le côté. Il officiait déjà, quand un antiquaire de Marseille, arrivé en retard, invité par on ne sait qui, s'étonna « d'une église du douzième siècle travestie en pavillon de banlieue », sans comprendre que la modestie s'imposait, quand, de l'autre côté de la rue, une ferme avait été travestie en mairie et en école



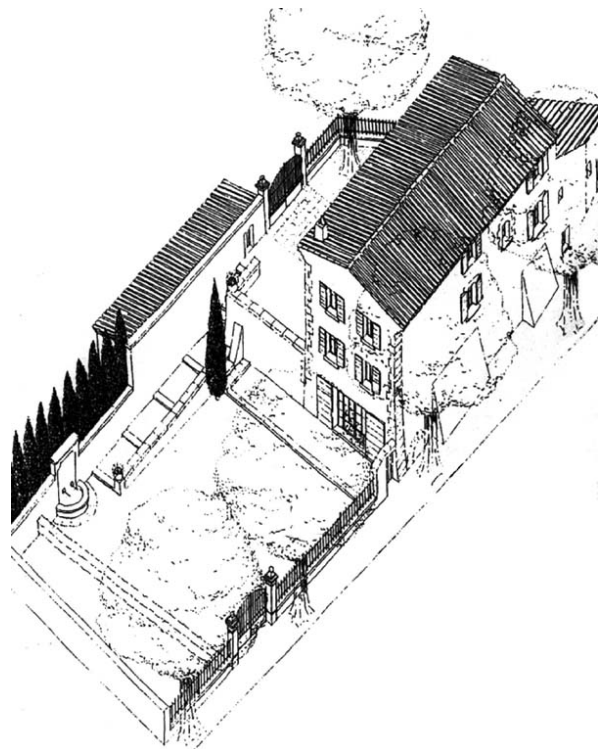
Le maire en fut gré au curé, quand après lui il scella l'union des novis dans la cour de l'école, qui servait aussi à l'ancienne mairie. Nombreuses ont été les communes qui, après que la loi Guizot de 1883 leur a imposé de se doter d'une école, ont jugé opportun d'y adjoindre un local municipal. L'habitude en est restée longtemps de faire se côtoyer la mairie et l'école. Ce qui vaut pour les villages a prévalu pour de nombreuses villes.

En ville, le côtoiement des services distincts est parfaitement assuré au mitoyen. Le long d'une façade urbaine, on passe d'une architecture à l'autre, d'une fonction à l'autre, sans procès, si ce n'est, au droit du mitoyen, le frémissement des gouttières, et plus récemment, des fils du téléphone.



La façon dont le portail de l'école d'Aurons s'accroche à la façade de la mairie est d'une plus grande complicité. L'école est dans le même bâtiment que la mairie. La porte de l'école ne donne que sur la cour. Son mur de clôture s'élève en arc, jusqu'à rejoindre le linteau. La courbe confère à la façade de la mairie une manière d'aileron à volute, comme ceux qui flanquent, de part et d'autre, le fronton d'une église classique. La porte est d'une dignité égaie à celle de la mairie, mais son encadrement subordonne l'une à l'autre.

Tout converge vers l'axe de la mairie, pignon qu'on jugerait banal si son axe n'ordonnait pas la porte, cinq fenêtres encadrées par des bandeaux, un œil de bœuf, deux lanternes en appliques et une paire de jardinières maçonnées. Tandis que l'institution emprunte son pignon à une maison commune, une treille, qu'on imagine au départ abriter du soleil la façade de la maison, prolonge maintenant la porte de l'école, comme une allée monumentale. La pompe républicaine s'arrange de bric et de broc. L'institution émerge du domestique, tandis que le public reste intriqué au privé.



Bien plus tard, il a été nécessaire de libérer les locaux attenants à l'école. La nouvelle mairie a été installée dans l'ancien presbytère. Le jardin du curé a été transformé en cour d'honneur. Les mariés descendent l'escalier. Les enfants s'arrosent à la fontaine. Les grilles protègent la famille et les invités. Mais la fête déborde partout dans le village.



Après le vin d'honneur, Marius et Fanny grimperont jusqu'à la vierge à l'enfant. Ils souriaient en silence, juste au-dessus de la grotte où ils avaient connu leurs premiers émois. La noce les suivait en cortège. Personne n'osa imaginer la tête de Madame Capulet, si les jeunes mariés n'avaient pas rendu cet hommage à la vertu.

Il est peu probable que les gestionnaires de ville contemporaine, de ses autoroutes et de ses réseaux enterrés, puissent utilement s'inspirer de l'aménité comme principe de composition d'ensemble. L'aménité ne peut être pertinente qu'à l'échelle des composants élémentaires de l'agglomération : lotissements, zones d'activités ; pôles et centres divers... Il s'agirait alors d'une aménité retranchée dans ses quartiers, d'une tactique défensive, indifférente aux grandes infrastructures qui innervent l'agglomération.

L'aménité demeure une arme intéressante à deux endroits.

D'une part, dans les termes d'une commande aussi atomisée que son objet, il n'est pas sûr que les concepteurs aient d'autres choix possibles qu'une tactique défensive. Tel plan de lotissement, tel dossier d'insertion urbaine, telle étude d'impact, peuvent n'avoir pas d'autre objet et pas d'autre résultat qu'un certain village sauvé des eaux.

D'autre part, l'aménité explicite a une valeur polémique au regard de certains discours sur la ville contemporaine, qui présentent ses éléments comme autant de villages disjoints, sans jamais dire ce qu'ils sont, sans jamais montrer en quoi les relations interpersonnelles y sont restreintes, au regard de l'ancienne condition urbaine.

